

croyez peut-être que notre contemporain, Léon XIII, est le premier Pape qui se soit occupée de la "question sociale"? Vous êtes en pleine erreur et, pour vous détromper, vous n'avez qu'à lire le discours du cardinal Langénieux. Vous y apprendrez — peut-être non sans stupéfaction — que "les Papes, dès l'origine, ont condamné et renversé, à force d'énergie, tout le régime économique du vieux monde romain fondé sur l'esclavage"; que Clément IV, Sixte IV, Jules II, Clément VII ont réprouvé le droit abusif de propriété en autorisant les pauvres à cultiver, à leur profit, le tiers des domaines laissés en friche par leurs propriétaires; que Pie V a protesté contre les impôts excessifs qui pèsent sur les cultivateurs; que Pie V, Clément VIII et Paul V ont exempté de la saisie les semences et les instruments de travail; que Grégoire XIII et Sixte V ont lutté contre ceux qui accaparent les terres en ruinant la petite propriété; que Benoît XIV a voulu que les propriétaires laissent glaner librement dans leurs champs après les récoltes, grevant ainsi d'une servitude au bénéfice des pauvres la propriété individuelle, et que le même Pape, après Alexandre III, a protégé les travailleurs contre la rapacité des usuriers; enfin que Pie VI et Pie VII ont revendiqué pour le peuple le droit de vivre de la terre et pris en main la cause de tous ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front".

Non, sans doute, Léon XIII n'a pas innové. Mais il a eu la gloire de renouer, à son temps et au moment le plus opportun, la chaîne glorieuse des traditions pontificales. Il a compris où était le nœud principal de la situation contemporaine, et il a consacré tous ses soins non pas à le trancher comme le voudraient les socialistes, mais à le dénouer sagement et progressivement, selon le véritable esprit du christianisme. M. Spuller fait preuve certes de perspicacité, quand il voit un événement de premier ordre dans cette descente de l'Église et des partis catholiques sur le terrain ouvrier et social pour y combattre le bon combat. Il y a là le point de départ d'une action des plus fécondes et des plus fructueuses et qui ira sans cesse s'élargissant. Le siècle prochain seul, peut-être, en verra le terme et l'aboutissement et pourra contempler dans toutes ses conséquences durables et bien-faisantes les initiatives de Léon XIII.

ARCHI-HUMILIANT

Monsieur le Rédacteur, —

Votre correspondant *Instituteur* a trouvé cinq fautes de français dans la première phrase de la lettre de M. Pabbé Castonguay, du séminaire de Sherbrooke. Il n'a pas fait son examen de bien près, car moi j'en trouve huit.

Reproduisons la phrase :

"Il est malheureux que vous approuviez dans votre journal des écrits *aus'i* pernicieux *comme* ceux publiés par le *Canadien*; il aurait été mieux pour tout journaliste qui veut attaquer la religion d'approuver les articles du CANADA REVUE, parce que on aurait vu votre opinion et vos principes, faisant école commune avec le CANADA-REVUE."

Voyons un peu les nouvelles fautes que je veux signaler là-dedans :

1. Puisqu'il s'agit de "tout journaliste qui veut attaquer la religion, il fallait *son* opinion et *ses* principes," au lieu de *votre* opinion et *vos* principes;

2. Il fallait "publiés *dans* le *Canadien*," et non pas "*par* le *Canadien*."

3. On ne doit jamais dire: "aussi pernicieux *comme*," mais "aussi pernicieux *que*."

Je ne suis qu'à ma deuxième année de grammaire française, et si un matin j'apportais un devoir de cette espèce-là à mon maître de classe, je sais bien qui ne se ferait pas mourir à jouer le jeudi suivant.

Et c'est de cette façon que les professeurs du collège de Sherbrooke écrivent le français... Oh! là là!...

UN ÉLÈVE DES FRÈRES.

LES CONSEILLEURS ET LES PAYEURS

Certaines personnes nous donnent toujours des conseils, nous assurent que nous devrions y mettre de la douceur, que nous devrions désarmer, que notre vigueur nous fait du tort.

Qu'est-ce qu'ils penseraient d'un petit dialogue de ce genre :

Mettons que le CANADA-REVUE est un fusil, une arme meurtrière, que les alliés sont ses collaborateurs, les soldats ses abonnés.

LE CONSEILLEUR. — Alors, mon ami, en temps de guerre vous vous serviriez de ce fusil-là?

CANADA-REVUE. — Un fameux instrument! Ça vous traverse six chevaux à deux milles mètres.

LE CONSEILLEUR. — Que diable avez-vous besoin d'un fusil avec des biceps comme les vôtres? Un fusil, c'est bon pour des gringalets...

CANADA-REVUE. — Je suis vigoureux, évidemment, mais à deux mille mètres.

LE CONSEILLEUR. — Et votre baïonnette! Un coup de poing de vous, ça doit faire plus de mal que toutes les baïonnettes du monde...

CANADA-REVUE. — Euh! un coup de baïonnette, ce n'est pas mauvais non plus.

LE CONSEILLEUR. — Rien ne vaut la nature, croyez-moi. Tenez, il y a encore une chose... On m'a dit que vous étiez très nombreux, dans votre armée.

CANADA-REVUE. — Des tas!

LE CONSEILLEUR. — C'est une faute, mon ami. Quelques solides gaillards, dans votre genre, comme Filiatrault et Sauvalle, voilà tout ce qu'il faut...

CANADA-REVUE. — Vous êtes bien aimable.

LE CONSEILLEUR. — Ah! j'allais oublier la recommandation la plus importante. Ne prenez jamais d'alliés, restez entre vous. Connaissez-vous La Fontaine?

CANADA-REVUE. — Quelle fontaine?

LE CONSEILLEUR. — Celle des fables... Méfiez-vous des amis, mieux vaudrait un sage ennemi. Ne perdez pas de vue cette belle parole.